

Nouvelle série N° 172 — 2021



REVUE D'ÉTUDES D'OC
REVISTO D'ESTUDI D'O — REVISTA D'ESTUDIS D'OC

**Études médiévales
Varia**

**CENTRE DE RECHERCHE PREFICS-CERESIF
UNIVERSITÉ RENNES 2**

COMPTE RENDU

Yan GREUB, Craig BAKER, Marcello BARBATO, Mattia CAVAGNA (éds.), *L'Ombre de Joseph Bédier. Théorie et pratique éditoriales au XX^e siècle*, Strasbourg, ELiPhi, 2018, 380 p. (« Travaux de Littératures Romanes – *Études et textes romans du Moyen Âge* »).

Ce volume rassemble les actes du colloque qui s'est tenu à Bruxelles en 2013, à l'occasion du centenaire de la célèbre édition du *Lai de l'Ombre* par Joseph Bédier (Paris, SATF, 1913). Il s'agit d'un recueil remarquable, avec des contributions très intéressantes et très riches en données, qui fera partie de la bibliographie la plus pertinente dans le désormais long débat sur le « bédierisme » comparé au « lachmannisme ». Cependant, la prudence s'impose dans l'utilisation de ces étiquettes, comme nous le fait remarquer l'intervention de F. Duval (p. 181-199), même si, comme on le dira, tout ce que Bédier a avancé dans cette édition et plus encore dans le fameux article de 1928 dans « Romania » ne doit pas être considéré comme actuel, en partie grâce à Bédier lui-même et en partie par sa faute.

Les communications présentées peuvent être regroupées autour de deux points d'intérêt : la place des réflexions et des activités de Bédier dans la pratique éditoriale de son temps et dans la théorie de la critique textuelle, ainsi que, plus largement, dans la culture du premier tiers du XX^e siècle. S'y ajoute la réception de Bédier dans les traditions de la philologie française et d'autres pays. De nombreuses contributions font ressortir la fonction certainement positive que Bédier a exercée sur le développement de la méthode lachmannienne. En substance, puisque le nom de Bédier a, depuis un siècle environ, une valeur symbolique, — même si cela tient plutôt au résumé de positions et de solutions ecdotiques souvent différentes — il est nécessaire, comme suggéré dans l'introduction (p. 1-17), de connaître Bédier et le bédierisme en tant qu'objets historiques.

La connaissance des modes d'édition critique dans les années comprises entre 1872 (l'année du *Saint Alexis* de Gaston Paris) et 1913 est nécessaire pour évaluer l'intervention de Bédier et son impact réel. Bédier — qui comme l'observe G. Roques (p. 25-53) commence pour sa part à opérer dans un domaine philologique dominé par Paris et Paul Meyer — n'a pas développé sa réflexion dans la période donnée « sous le signe de Lachmann », comme il voudrait nous le faire croire *a posteriori* dans son article de 1928. C. Baker et Y. Greub (p. 61-89) montrent que dans la pratique réelle de l'édition de ces années-là, le choix en faveur de la publication selon un seul manuscrit existait déjà avant 1913. Les éditions réalisées selon la méthode lachmannienne étaient minoritaires. D'autre part, G. Palumbo (p. 91-134) observe que la longue activité éditoriale de Bédier, principalement sur des œuvres à tradition unique ou réduite, est moins tranchée que ses positions théoriques : sa stématique apparaît oscillante, plus soignée dans l'édition du *Lai de l'Ombre* de 1890, moins dans d'autres essais éditoriaux, comme par exemple dans les chansons de croisade (de 1909) ; concernant la constitution du texte, sa position est parfois plus interventionniste et même favorable à un texte critique composite. Le rejet par Bédier de la logique stématique se fonde sur la difficulté de passer du probable au certain, surtout en ce qui concerne les niveaux supérieurs du *stemma codicum* (même si, comme l'observe Palumbo, le mécanisme stématique est de toute façon opérant). Il se fonde également sur le risque que les corrections apportées au texte puissent oblitérer des variantes d'auteur uniquement parce qu'elles sont minoritaires ou isolées dans la tradition. Néanmoins, Bédier conserve une vision lachmannienne générale dans l'édition de la *Chanson de Roland* et opère une sorte de « conciliation » entre cette position (que Palumbo déclare « lachmanno-bédieriste ») et celle prise pour le *Lai de l'Ombre*. Cependant, il y a aussi une oscillation dans le Bédier « bédieriste », entre les éditions du *Lai* de 1913 et de 1929 — où dans le passage de la première à la seconde l'attention se déplace du texte original, qui est encore considéré comme accessible, à la version d'un seul témoin —, et les trois éditions (de 1893 à 1938) de Colin Muset.

Sur cela, F. Zinelli (p. 227-253) propose une description intéressante de Bédier en tant qu'éditeur de textes lyriques : des chansons de croisade en collaboration avec Pierre Aubry, mais aussi de Colin Muset et du Châtelain de Coucy. Dans les chansons de croisade, la reconstruction de Bédier vise à l'original, tandis que celle, musicale, d'Aubry conduit à des versions différentes de la même mélodie. Cette situation suggère la théorie des originaux multiples de l'édition de 1913 du *Lai*, puis d'un cours universitaire sur le Châtelain de Coucy en 1926-1927, où Bédier remarque qu'il y a plusieurs « formes » d'une même chanson.

G. Fiesoli (p. 157-171) part de l'observation que, tout comme Lachmann est moins lachmannien qu'on ne le pense dans son activité éditoriale réelle, Bédier est aussi un personnage beaucoup plus complexe qu'on ne le dépeint. D'une part, des doutes sur la méthode généalogique à partir de pratiques ecclésiastiques trop rigides s'étaient déjà manifestés avant Bédier, d'autre part Bédier lui-même reste lachmannien dans l'identification du bon manuscrit et dans le cadre théorique général (comme on le verra aussi plus loin). Si le développement de deux manières de considérer l'édition — centrée sur l'auteur ou sur le témoin, selon les possibilités offertes par la tradition — dépend de Bédier, Fiesoli a certainement raison de le distinguer des partisans de la « mouvance » ou de la *scribal version* de l'école anglo-américaine, même si ce n'est pas le cas de continuer à parler d'une « révolution copernicienne » (p. 164 : l'expression est exagérée, comme Fiesoli le reconnaît lui-même, si ce n'est qu'il s'agirait d'une révolution plus ou moins largement rejetée). Il faut plutôt situer l'activité de Bédier dans le débat philologique de son temps, en vertu duquel nous pouvons tous nous définir comme « bédieriens », mais — j'ajouterai — de même comme disciples d'autres savants de cette période, particulièrement riche en idées et encore féconde en suggestions pour nous. En effet, Bédier est désormais un classique, comme le dit R. Antonelli (p. 359-365), surtout pour les réflexions que son intervention a suscitées et continue de susciter. Antonelli relie très pertinemment les opinions de Bédier aux positions antipositivistes (mais on pourrait également dire

« antihumanistes » et « antiélitistes ») qui ont marqué l'avènement de la société de masse (prélude aux terribles tragédies que l'Europe allait bientôt connaître) et qui, dans la sphère philologique, ont conduit au renversement du rapport auteur/lecteur (donc aussi copiste) et au rejet de la logique de l'*actor*, bien avant, comme le souligne Antonelli, la formulation des concepts d'« œuvre ouverte » et de mouvance. Bédier est à l'origine des formulations de « philologie du livre » et « du lecteur », qui ont connu un développement important ces dernières années. Cependant, ce développement ne doit pas se faire au détriment de la centralité de l'auteur (comme cela est heureusement absent des traditions philologiques les plus avisées et expérimentées), qui — ne l'oublions pas — est inhérente à la tradition culturelle de l'Occident. La nécessité de considérer Bédier comme un intellectuel qui interprète la situation de son temps et dans la complexité de ses intérêts est également présente dans l'intervention de A. Varvaro (p. 19-24), en grande partie consacrée à la critique sévère d'une étude récente sur le maître français¹.

La réception de Bédier est une autre question importante, dont on peut dire en général qu'elle a souvent été réduite, au moins dans certaines traditions philologiques nationales. Elle est assez riche en France, mais finalement avec des conséquences négatives sur le progrès des études philologiques. En revanche, elle est plutôt fructueuse au sein de l'école philologique italienne, qui est pourtant restée essentiellement lachmannienne dans sa pratique éditoriale. Comme le remarque A. Corbellari (p. 141-156), la première guerre mondiale a empêché la discussion sur l'édition de 1913 du *Lai de l'Ombre*, tandis que l'article de 1928 a provoqué des réactions, positives en France, négatives ou absentes ailleurs, tant dans la philologie romane que dans la philologie classique (pourtant, comme le souligne Corbellari, Bédier ne pensait pas que sa méthode pouvait s'appliquer aux textes de l'Antiquité). En fait, comme il est également indiqué dans l'introduction, la position de Bédier a eu des conséquences surtout négatives en France, réduisant les études sur la tradition manuscrite, faisant presque disparaître le

¹ M. R. Warren, *Creole Medievalism. Colonial France and Joseph Bédier's Middle Ages*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2010.

débat théorique sur la critique textuelle et enfin rendant la pratique éditoriale faible et électorale. Ph. Ménard (p. 207-223) examine assez sévèrement l'activité éditoriale de deux successeurs de Bédier, Mario Roques et Félix Lecoy, qui se sont fait une règle de ne pas corriger le témoin choisi pour leurs éditions de Chrétien de Troyes. Il conclut sagement pour une critique textuelle mesurée, loin de tout extrémisme, adaptée au texte à publier, répondant très justement au refus de Bédier de l'édition composite, en remarquant que les témoins médiévaux sont eux aussi composites. Quoi qu'il en soit, la réception de Bédier a été modeste et tardive en Allemagne (F. Lebsanft, p. 255-271) comme en Espagne (P. Sánchez-Prieto Borja, p. 273-289) et quasi absente en Belgique (M. Tyssens, p. 295-306), pour différentes raisons : les deux guerres mondiales et les écrits antiallemands de Bédier en ce qui concerne l'Allemagne, les caractéristiques de la tradition de la littérature espagnole médiévale et la présence encombrante de Ramón Menéndez Pidal en Espagne, la fidélité substantielle à Lachmann en Belgique. C'est paradoxalement dans l'Italie lachmannienne, « la citadelle de la méthode stemmatique » (p. 323), que la réception de Bédier a été la plus ample. M. Barbato (p. 313-323) retrace une belle histoire de la méthode de Lachmann en Italie, assez difficile au début du siècle, où l'on ne pouvait donc ni comprendre ni accepter la position de Bédier, notamment parce qu'on était en train d'élaborer avec Michele Barbi et Giorgio Pasquali (qui parlent peu ou pas de Bédier) sa propre position au sein du lachmannisme. Barbato identifie à juste titre dans le caractère fortement « autorial » et identitaire des origines littéraires italiennes un autre élément de résistance à Bédier, qui entrera dans le débat scientifique avec le grand développement des études philologiques après la deuxième guerre mondiale, grâce surtout aux recherches de Gianfranco Contini. Ce dernier, qui avait été l'élève de Bédier et qui, en 1939, au lendemain de sa mort, en fit un magnifique portrait, fut à l'origine du néo-lachmannisme italien, plus ou moins reconstruit dans ses solutions éditoriales, très engagé dans la réflexion théorique, où la pensée de Bédier est métabolisée en fonction dialectique. La présence de Bédier poussera ensuite à réévaluer la perspective (définie comme « néo-bédiérienne ») de la tradition, de la réception et du livre médiéval, en particulier avec les recherches de d'Arco S. Avalle sur la

langue de la poésie italienne des origines telle qu'elle résulte des manuscrits qui l'ont transmise Il s'agit d'une légitimation significative du bédierisme, qu'Avalle, éminent spécialiste du néo-lachmannisme, a résumé dans la formule de la « double vérité »², celle de l'auteur et celle des témoins. Il précise de manière importante que la seconde n'est jamais valable comme moyen de connaître le texte et a des finalités différentes de celles de l'édition. En somme, il ne faut pas la confondre avec la pratique éditoriale bédieriste, qui, même en Italie, s'est manifestée dans certains cas et pour laquelle les mêmes réserves que l'on peut avancer contre celle de Bédier lui-même sont valables. Une acceptation partielle du bédierisme résulte également de la discussion finale de A. Varvaro (p. 367-370), peut-être le moins lachmannien des philologues italiens de la génération précédente. Mais ici, avec un grand pragmatisme, la possibilité de coexistence entre édition reconstructive et édition sur un seul témoin dépend des possibilités offertes par la tradition des auteurs à publier.

Malgré la grande richesse et l'ampleur des contributions présentes, ce recueil est plutôt pauvre en réflexions théoriques et seule l'intervention de L. Leonardi (p. 333-354) se situe résolument de ce côté. Leonardi commence par constater l'existence d'un risque d'affaiblissement de l'activité philologique dû à la réduction du débat théorique : d'où la nécessité de maintenir la philologie au sein des sciences, contre une « fonction Bédier » qui se réfugie dans la certitude réduite du manuscrit de base, puisque le renoncement à la reconstruction est en même temps un renoncement à l'interprétation. Leonardi affirme avec une grande sagacité que le nécessaire anachronisme de l'édition lachmannienne doit au contraire être assumé comme une valeur, où le résultat, autant que possible

2 d'A. S. Avalle, *I canzonieri: definizione di genere e problemi di edizione*, in *La critica del testo. Problemi di metodo ed esperienze di lavoro*, Atti del Convegno di Lecce, 22-26 ottobre 1984, Roma, Salerno, 1985, p. 363-382, ensuite dans Id., *La doppia verità. Fenomenologia ecdotica e lingua letteraria del Medioevo romanzo*, Firenze, Edizioni del Galluzzo, 2002, p. 155-173 (à p. 166).

reconstructif, vit en relation avec un appareil critique qui illustre le mouvement de la tradition. Vis-à-vis de ce type d'édition, que Leonardi appelle « diachronique », les critiques de Bédier, visant une méthode lachmannienne aujourd'hui dépassée, ne sont plus applicables. Au terme de cette partie théorique, Leonardi est confronté au problème de l'édition critique du *Lai de l'Ombre*, puisque la « fonction Bédier » n'a permis de produire, après celles de Bédier lui-même, que des éditions conservatrices. En partant d'une intervention récente de Paolo Trovato³ pour rediscuter les familles des témoins du *Lai*, Leonardi réalise une expérience intéressante sur les 100 premiers vers de l'œuvre. La classification ne permet pas une reconstruction totale et sûre, mais, en tenant compte du fait que plus des 4/5 du texte sont assurés par le *consensus* de tous les témoins, l'édition diachronique permet de définir de manière satisfaisante la partie restante, en sauvegardant les exigences « bédieriennes », sauf bien sûr la fidélité au témoin unique.

L'importance des positions de Bédier pour la critique textuelle est incontestable, même si mon opinion est qu'elles ont été, en fait, surestimées et que la meilleure production de ce grand savant se trouve ailleurs : à l'éditeur du *Lai de l'Ombre* j'ai toujours préféré celui, plus audacieux encore, du *Tristan* (qui est pourtant « un texte à manuscrit quasi unique » [p. 51]) ou le formidable historien des *Légendes épiques*. À y regarder de plus près, la prise de position de Bédier, comme cela est reconnu dans l'introduction, était surtout contre une utilisation « simpliste » et rigide de la méthode de Lachmann ; en outre, Bédier dans ses interventions de 1913 et encore plus en 1928 s'est limité substantiellement à la *pars destruens*, sans approfondissement théorique. Ce qui a eu des conséquences négatives chez les érudits qui ont adhéré à ses positions. En effet, comme l'observent Leonardi et Roques, si la position de Bédier a sans doute contribué à l'amélioration de la méthode lachmannienne et à une

3 . Trovato, *La tradizione manoscritta del Lai de l'Ombre. Riflessioni sulle tecniche d'edizione primovecentesche*, « Romania », 131 (2013), p. 338-380.

meilleure compréhension du texte, une opération analogue en sens inverse ne s'est pas produite dans le domaine bédérien. Mais c'est certainement une erreur et un tort fait à Bédier lui-même que de le placer dans une position rigide, qu'il n'a jamais eue, comme nous l'avons vu dans les diverses contributions examinées ici, même au prix de différences et de quelques contradictions.

Cesare Segre⁴ a déclaré qu'entre Lachmann et Bédier « la guerre est finie », notamment parce que, comme il le fait remarquer, pour être de bons bédériens il faut d'abord être des lachmanniens. Et pourtant — surtout en raison de la permanence de solutions pour ainsi dire bédériennes, mais qui ne sont que le produit d'une « paresse » philologique qui déplaisait à Bédier lui-même — il faut en tout cas préciser que la réponse correcte à Bédier (ici citée p. 318-319) a déjà été donnée il y a quelque temps par Contini dans son souvenir du maître français en 1939. En effet, comme on le sait, pour Contini l'édition critique est une « hypothèse de travail », mais une hypothèse est aussi le choix « conservateur » de Bédier : il s'agira alors d'établir laquelle est la plus économique (une déclaration similaire a été faite à la même époque par Barbi [p. 318]). Contini a encore observé en 1977 que « le reconstruit est plus vrai que le document »⁵² : c'est une affirmation qui s'inscrit de plein droit dans la science moderne, qui distingue le phénomène des conditions réelles, souvent invisibles et donc à reconstruire, qui le produisent. Un autre maître italien de la philologie textuelle comme Avallé⁶ identifie ensuite (après des

4 C. Segre, *Lachmann et Bédier. La guerre est finie*, in É. Buchi, J.-P. Chauveau, Y. Greub, J.-M. Pierrel (éds.), *Actes du XXVII^e Congrès international de linguistique et de philologie romanes (Nancy, 15-20 juillet 2013). Allocutions de bienvenue, conférences plénières, tables rondes, conférences grand public*, I, Nancy, ATILF/SLR, 2015, p. 15-27.

⁵² Voir la réédition de l'article dans G. Contini, *Breviario di ecdotica*, Milano - Napoli, Ricciardi, 1986, p. 22.

6 Voir Peire Vidal, *Poesie*, Edizione critica e commento a cura di d'A. S. Avallé, Milano - Napoli, Ricciardi, 1960 (e vol. I, p. VII-VIII); d'A. S. Avallé, *La letteratura medievale in lingua d'oc nella sua tradizione manoscritta*, Torino, Einaudi, 1961, p. 111-112 (poi *I manoscritti della letteratura in lingua*

observations similaires de Pasquali et Barbi [p. 316, 318]) la raison de la faible fiabilité de nombreuses éditions critiques dites lachmanniennes dans l'application inadéquate, et parfois décidément mauvaise — en particulier dans le manque de rigueur dans la distinction entre les erreurs significatives et les variantes non erronées — de la méthode de Lachmann. Maurice Delbouille observait également quelques années plus tôt que la critique de Bédier concernait les éditeurs plutôt que la méthode (p. 300). Encore Avallé indiquait dans l'application concordante de la « critique externe » (c'est-à-dire l'analyse de la structure des témoins et de la manière dont les textes y ont été copiés) et de la « critique interne » des variantes une bonne solution à la difficulté de reconstituer les niveaux supérieurs de la tradition, difficulté que Bédier avait justement relevée. Avallé a essentiellement travaillé sur la tradition de la poésie lyrique, qui, comme il l'observe lui-même, se prête particulièrement à l'application de la méthode lachmannienne, mais l'observation a une valeur générale, même en tenant compte de la différence des œuvres et des genres littéraires. Toujours selon Segre⁷, l'école philologique italienne a su intégrer mieux que d'autres les instances bédériennes dans le tronc, vivant et fertile, du lachmannisme : Avallé, comme on l'a vu plus haut, en est un bon exemple avec sa théorie de la « double vérité », à condition qu'il soit clair qu'elle doit servir deux intentions scientifiques différentes⁸.

d'oc, Nuova edizione a cura di L. Leonardi, Torino, Einaudi, 1993, p. 89); d'A. S. Avallé, *Principi di critica testuale*, Padova, Antenore, 1972, p. 47.

7 Segre, *Lachmann et Bédier. La guerre est finie...*, p. 21.

8 D'autres initiatives scientifiques de l'école italienne ont le manuscrit comme objet d'étude, mais toujours au service d'une meilleure édition et interprétation des œuvres qu'il renferme : je rappelle la collection « *INTAVULARE*. Tavole di canzonieri romanzi », qui publie depuis 1998 des études codicologiques avec tables des poèmes des chansonniers de la lyrique romane, ou le tout récent volume *Il manoscritto Saibante-Hamilton 390*. Edizione critica, diretta da M. L. Meneghetti, coordinamento editoriale di R. Tagliani, Roma, Salerno, 2019, sur l'un de plus important témoins de la littérature italienne du Moyen Âge.

Pour un lachmannisme conscient, les composantes positives de la « fonction Bédier » sont épuisées, comme le soutient Leonardi, et d'autre part, en termes de pratique éditoriale, Roques observe à juste titre que l'état actuel de l'art n'est plus celui de l'époque de Bédier ni d'il y a cinquante ou soixante ans, et nous permet de pénétrer beaucoup mieux, avec les outils dont nous disposons, à l'intérieur du texte (p. 53) : raison de plus pour ne pas le laisser dans le domaine d'un seul manuscrit, aussi « bon » soit-il. À ceux qui pensent encore qu'il vaut toujours mieux s'arrêter au niveau d'une rédaction historiquement authentique, mais dont on n'arrive pas à bien connaître combien et où elle a été abîmée et/ou manipulée par son copiste, on pourrait demander ce qu'ils diraient d'un commissaire de police (dont l'activité, si l'on y réfléchit, est assez similaire à celle du philologue éditeur d'un texte ancien) qui, dans l'enquête sur événement criminel et ayant à sa disposition plusieurs témoins, se fie complètement ou presque à un seul d'entre eux. Aussi bien placé qu'il ait été sur la scène du crime, ce témoin peut ne pas être toujours fidèle : il peut être confus, il peut avoir manqué des détails importants, il peut finalement mentir. Il n'y a pas qu'un seul « bon » témoin, ni pour la police ni pour les philologues.

Walter MELIGA